

La place du rouleau

Marion Renauld / 8-9 septembre 2017

La Factorine / Nancy

Rouleau n°1 – une lettre par ligne.

8 septembre 2017, 10 :30-13 :30, 12 mètres.

C'est dans une rue de pierres. Un bout de gris presque tout lisse pour des pas disons lumineux. Ici les arbres sont des tables et les branches, des chaises, et comme ça c'est nous les oiseaux, les libellules et les crapauds. Nager dans la mare citadine, faire les troupeaux de sangliers dans les saillies pavées, bourgeonner dès l'aube en rumeurs murmurées, devenir instinctif autant qu'il est possible entre les lignes droites, panneaux raides, normes claires, lois changeantes. C'est une forêt de pierres sur un noyau volcan. Multiplication du soleil dans des cages de verre en lampadaires bien sous contrôle. L'ombre est proie que nous chassons comme les étoiles, nous si friands d'omnipotence. Le corps bougie des hommes. Le sol recueille nos pas charbon. Donc : en bas vous passez comme des lettres d'une seule & même phrase, lisible dans les deux sens, ou comme des chenilles sur un tronc géant. On aime les mues de papillons, les délires de saisons qui renouvellent au fond chaque cellule vivante, un vol de pensées libres. C'est vous les têtes au sourire généreux, quand la curiosité a l'air de faire entrer le ciel dans vos viscères. Ce genre de chose pourrait ne jamais s'arrêter. Et s'arrêter. Point. Etre un tout petit point, une virgule très légère, amie du firmament. Deux pupilles écarquillées sur cette inconnue transparence qui est tout ce dehors fébrile, pas avare en détails. Par exemple cet homme en babouches rouges, fragiles ses talons laissés à découvert. Ou l'entrelacs de quelque ferronnerie aussi raffiné que la chorégraphie d'un esprit facétieux. Ou

les fils électriques un peu partout sur les façades à l'instar de lianes qui n'attendent que des singes pour se sentir moins pomponnés. Maintenant ce sont vos mandibules mâchant menu. Vos dents qui mordent gentiment, vos estomacs bientôt digérant l'univers. Ce sont nos goûts faits chair, nos ventres modifiant la sans défense matière. Nous chassons la faim sans chasser ce qui sert à sa fin. Monde de jouissance à la conscience spasmodique. Nous sommes aussi chassés par ceux qui voient en nous vitamines à presser. (Je dis tout ça à cause de l'absence criarde d'arbres dans cette jungle béton.) Les vitrines sont des serres pour des inanimés. C'est nous les petites pousses & nos corolles drapées. Quel est donc le parfum de la bonté ? Où vont nos pieds surexcités ? Quel genre de sens humide s'échappe de nos lèvres ? C'est nous les poux sur le cheveu lacté, les étincelles dans la fournaise de l'actualité, les bulles intempestives sous la voûte invisible. Et de ceci qu'en faisons-nous ? Des confettis sublimes, d'infects confettis ! Des bruits de doigts fendant des atomes d'hydrogène. C'est nous les marcheurs à la ronde, minuscules poussières sous la semelle cosmique. Parfois les cadences aussi lente qu'une flânerie cotonneuse, et parfois très alertes, astéroïdes bipèdes. Il n'existe pour ça aucune partition, pas d'unique note juste, rien de la certitude des rhapsodies déjà jouées. Et pas moyen de répéter. Ici, pourtant, dans la ville anthracite, nous réitérons nos chants comme des métronomes, sauf à surprendre & nous laisser surprendre.

Rouleau n°2 – format caisse enregistreuse.

8 septembre 2017, 17 :30-23 :30, 4 mètres.

1. Voilà, toujours, dire bonjour.
2. Bonjour comme ça pour commencer à s'appropriiser.
3. Parce que c'est sûr qu'on ne se connaît pas, même quand on croit que si.

4. Bonjour est pour toute chose présente et pas seulement humaine.
5. Un nuage vous salue sans se faire remarquer.
6. Vos yeux parfois saluent en silence, votre bouche avec un sourire.
7. On pourrait même dire « bonjour et merci », merci juste comme ça, d'exister, et puis ça c'est sans doute déjà un peu trop, déjà, trop, tôt, on ne sait jamais.
8. On ne sait jamais et donc, autant dire maintenant merci, au cas où plus tard empêche.
9. A certaines choses tu peux dire merci sans douter, et quand c'est le cas, qu'est-ce que c'est bon.
10. A l'oxygène, tu peux.
11. A l'inventeur du parapluie, probablement aussi.
12. A tous ceux qui ont fait le réseau d'eau potable, à ceux qui ramassent les poubelles, acheminent les vivres, rendent la vie plus supportable, rendent la vie à la vie.
13. Remercier paraît-il ne change pas grand-chose et ne sert à rien.
14. Ne sert à rien qu'à montrer qu'on a vu, qu'on aime, qu'on se sent quoi, redevable d'autres que soi.
15. Et ton sang, tu le remercies ?
16. C'est quelque chose comme « Il était une fois une gratitude originelle », et puis quoi.
17. Voyons voir ce qui a lieu après.

18. Toujours après « bonjour et merci d'être là ».

19. Parfois sur ce début, tu reviens, tu reviens te dédire, ça ne mérite pas d'avoir une bonne journée, saperlipopette, ni pire que ça de quoi que ce soit, s'en trouver remercier.

20. Autrement dit, en somme, c'est mal parti dès l'aube.

21. Sur un tee-shirt, tu pouvais lire : je ne te connais pas et je te déteste déjà.

22. Bon, ça se défend aussi.

23. Tant qu'à faire dans ce cas, ne rien croiser qu'on n'ait pas décidé de rencontrer.

24. La méfiance, l'indifférence, ou la possibilité du meilleur.

25. Avec ça comme ça exactement derrière mon front, à ma fenêtre, comme à l'image de n'importe quel moment pendant lequel c'est de l'inconnu qui nous enveloppe, voilà, avec ces trois options et pas beaucoup d'autres, je vous regarde passer.

26. Pas bonjour et pas merci parce que rien que des hommes, vous êtes, nous sommes, et de la crasse pas belle du tout, portée au pire par ignorance, portée au pire parce que même on aime ça, la satisfaction de la souffrance, humains trop humains trop faibles et trop stupides, trop paresseux, cupides, mesquins, tristes à mourir dans nos vociférations de petits dictateurs, tortionnaires en puissance, donc pas bonjour et pas merci, passez votre chemin, qu'ils disent les cyniques & tous les misanthropes se targuant d'une si aiguë lucidité.

27. C'est beaucoup de condamner par avance et de juger sans preuve, c'est très peu scientifique.

28. Il y a des preuves, mais elles ne sont pas suffisantes.
29. Bande de dégénéreux.
30. Opter pour le minimum : rien, ne rien dire, ne rien désirer, ne rien professer, n'être pas même là à tenter un tantinet, viser la pur et simple indifférence.
31. Je vous regarde passer et rien ne se passe.
32. D'aucuns disent par exemple « je m'en fous pas mal ».
33. Je m'en fiche, tant que ça ne m'atteint pas ni rien qui fasse la différence, je m'en lave les mains.
34. C'est une posture très répandue, parfois volontairement, souvent sans qu'on y pense, juste qu'on ne voit pas, c'est l'absence à la vie bouillonnante, un effet très fréquent des états d'épuisement général.
35. Faites ce que vous voulez, je m'en contrefiche, je n'ai pas la force.
36. Passez, ne passez pas, passez en escadron de quatre jeunes hommes dûment armés, en poussettes, en blouses blanches et bariolées, passez en criant chantant pédalant, le regard doux ou bien sévère etc., je ne vois rien, je ne suis pas là, ça ne m'intéresse pas.
37. J'en ai déjà trop dit pour être indifférente.
38. C'est de l'auto-réfutation, ça marche à tous les coups, et de ceci il s'ensuit qu'on ne peut être indifférent que malgré soi.
39. Quelque part, sans le savoir.
40. Et donc si vous suivez, et en vertu du numéro 24, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter le meilleur.

41. Ô vous, amis humains qui passez dans la rue la mine comme elle est et le pas plus ou moins vif, ô nous les confettis dans l'univers géant, ô nous les allumettes et les pépins de la pomme (quasi-)éternelle, ô vous les petits pois dans la cosse caniveau, bonjour et déjà mille mercis au cas où.

42. Evidemment, je n'ai pas les idées très claires sur ce que c'est que ça, le « meilleur » de nous-mêmes, ou de vous-mêmes, ou le meilleur tout court, et toutes ces choses pleines de valeur, soyons sérieux et honnêtes, c'est bien bien bien bordel.

43. Peut-être que toi tu sais mieux quand tu te demandes pour toi-même.

44. Imaginez quand on se rencontre, si chacun on arrive avec les meilleurs sentiments, les meilleures intentions, les mots les plus délicieux, les gestes les plus doux et la tête pleine de merveilles, ou du sublime à volonté, imagine-moi ça une seconde.

45. Imagine le pied.

46. Imagine le bonheur des heures les meilleures.

47. Imagine la résonance de fou jusqu'aux étoiles et partout partout dans les tréfonds.

48. Imagine cette chose impossible : le meilleur des mondes.

49. Impossible ?

50. L'impossibilité que voilà n'est pas métaphysique, mais juste un petit défaut de l'imagination, beaucoup de doutes et quelque chose de plus délicat : la mauvaise foi, le désir bougon, la foi en berne et le sens tragique de l'incapacité à nous faire confiance.

51. Encore pire : n'avoir pas envie que le monde soit parfait, parce qu'on s'y ennuerait.

52. Mais personne n'arrive à toujours être bien, à toujours faire au mieux.

53. Il y a des taches grasses qui ne semblent pas vouloir partir, sur le sol inoffensif.

54. Il y a des ratés, des torsions, des maladroites, des colères dévastatrices, des orgueils et des rancunes, des fatigues trop usantes, des horreurs inoubliables, des impasses de désaccords sans troisième terme et juste des salauds.

55. De là que ça ne vaut pas grand-chose de nous imaginer meilleurs que nous sommes, comme penser qu'un sucre dans l'eau n'est pas forcé de se dissoudre.

56. Encore tu passes.

57. C'est tout ton sac d'années avec leurs milliards de rugosités qui passe avec toi, imperceptiblement.

58. Tes milliards de rugosités frémissantes et rugissantes et pourtant invisibles, à égalité sur le sol.

59. Lisse, le sol, pareil au plastique, ou presque, ce sol indifférent, ce sol étouffé par nos couches de couches de couches de couches de couches de couches de couches couches d'absurde, de problèmes et d'amour.

60. Imagine classer tout ce que nous faisons en « Choses absurdes », « Choses posant problème » et « Choses de l'amour ».

61. Et comme ça, avec ça dans la tête, vous regarder passer, tester les étiquettes, opérer un premier bilan sous forme d'intuition : la répartition paraît plutôt homogène.

62. Vous voir passer en un long bandeau d'une seule pièce dont vous seriez chacun un filament unique, inconsolable et heureux.

63. Vous voir marcher comme l'Histoire quand elle se passe de commentaires.

64. Vous deviner jamais perdus, sachant vous orienter et ce que vous cherchez, vous presser d'y aller, flâner le cœur en bandoulière.

65. Vous voir chaque fois comme une nouveauté.

66. Vous voir attendre les bras croisés, aussi, que d'autres vous-mêmes aient soudain besoin de vos services, à votre service.

67. Vous voir pendus au téléphone, encore vivants par chance.

68. Vous voir agglutinés de chaleur humaine sur des terrasses bien rangées et complètes comme une grille de mots croisés.

69. Nous voir comme ça de l'extérieur sans aucun moyen d'accéder à vos milliards de rugosités intimes.

70. Vu comme ça, nous ne nous offrons rien d'essentiel.

71. Des talons vernis vert fluo, des chemises à carreaux, beaucoup de noir et des motifs dans les foulards, et des deux côtés des vitrines, la rue comme un palais des glaces reproduisant à l'infini l'insuffisance des apparences.

72. Pourtant, nous y mettons tant de soin, du sens, des problèmes et de l'amour.

73. Je passe sur le fait que l'amour a rarement du sens, et qu'il pose souvent des problèmes.

74. Je passe encore sur le fait que nous pouvons être très friands de casse-têtes insolubles, juste pour le plaisir de sentir quelque chose nous résister, et aussi sur

le non moins bizarre fait qu'une même situation puisse passer du plus haut degré de rationalité au plus haut degré de grand n'importe quoi.

75. Et puisque je ne passe pas dessus en disant que je passe dessus, c'est si vous suivez la même qu'en 38, de auto-réfutation, ce qui fort heureusement n'empêche pas de respirer, ni n'oblige à se taire, tout va bien.

76. Vous regarder passer, donc, et vous imaginer hors du minuscule cadre dans lequel vous m'apparaissez.

77. Ou bien changer le cadre, oublier les pavés, planter un champ de blé, ou de la boue humide, une rivière, un canyon, une étendue de neige fraîche et d'où jaillit soudain le museau d'un renard, ou de très peu modifier le décor, voir peint sous nos semelles ordinaires le plafond de la chapelle Sixtine, une fresque mexicaine, l'immense frise de tous nos rêves ou le tableau des 118 éléments chimiques tel que composé par Mendeleïev, et vous passant dessus, vous piétinant enfin la connaissance de façon non métaphorique et juste pour le symbole de ce qui semble parfois être le chemin que prend l'homme, ou l'espace public.

78. Nous avons sous les yeux ce qui est, doublé de l'absence de tout ce qui manque.

79. Il nous faut voir ce qui n'est pas pour le faire advenir, je me dis, si jamais ça nous chante.

80. En avons-nous assez de ce qui est ?

81. Observez l'ambiguïté de la question numéro 80 : en avons-nous marre de ce qui est, ou bien en avons-nous suffisamment-c'est-très-bien-pas-plus ?

82. Quelque chose qui n'est pas nous manque-t-il ?

83. Quelque chose qui n'est plus nous manque-t-il ?

84. Quelque chose qui est nous manque-t-il ?
85. Et puis vaille.
86. Maintenant c'est la nuit tombée, deux filles passent avec une plume de paon.
86. C'est très joli, les plume de paon, et c'est très long aussi.
87. Le genre de beauté inutile, évidemment charmante.
88. Choses gratuites et précieuses comme des chardons bleus.
89. Choses qu'on aime sans rime ni raison, et qui ne rentrent dans aucun discours.
90. C'est précieux comme la vie, les choses qui ne rentrent dans aucun discours, et qui charment le cœur, qui ne peuvent pas mal faire même à bien s'appliquer, qui rayonnent sans briller.
91. Avec nos élans symboliques à la petite semaine, le paon lui-même se retrouve à pavaner.
92. C'est très énervant, les paons humains, et ce n'est foutu pas nécessaire de briller.
93. Ce n'est pas non plus nécessaire de se mettre des plumes sur la tête pour montrer qui est le chef, mais ça peut être drôle, et comme ça nous tournons chaque chose à la dérision.
94. Et après nous nous demandons ce qui compte.
95. Nous sommes loin encore, loin de nous chatouiller collectivement avec des plumes de paon pour régler des conflits qui durent alors très très longtemps sans espoir d'être jamais résolus.

96. Je dis ça parce que dans la tribu Zoé, quelque part au fin fond de l'Amazonie, ils font ça.

97. Quelque part dans la jungle amazonienne, il y a des hommes qui se chatouillent en vue de ne pas se foutre sur la tronche.

98. C'est important de répéter les bonnes choses, surtout quand elles paraissent invraisemblables alors que non.

99. Imaginez les chefs des pays dits civilisés, faire ça, ça ouvre des perspectives aussi puissantes que salvatrices.

100. Le genre de chose qui remet le monde à l'endroit en le fichant de travers.

101. Le genre de chose très prometteuse, n'est-ce pas.

102. Paraît-il que nous avons aussi trouvé une manière de ne pas nous foutre sur la tronche, et qui est de tout faire rentrer dans des discours.

103. C'est sans compter sur la violence verbale.

104. Viens que je te chatouille, adoncques, avec ma plume de paon, que ça détende, que ça te ramollisse les nerfs, que ça nous amuse franchement et puis qu'enfin on puisse passer à autre chose que ce règlement de dettes odieusement persistantes.

105. Les plumes, rien que les toucher, ça vous adoucit l'âme et puis ça donne des idées.

106. Imagine le nombre de choses qui peuvent adoucir l'âme.

107. Imagine ne pas avoir envie de ça, adoucir l'âme, être adouci, imagine ce désir de reliefs, de piquants, de morsures, de gratouilles et ce besoin profond de

se sentir bouleversé, complètement attaqué, parfaitement désorienté, de se sentir chaque cellule dans l'écho des coups vifs.

108. De la provocation comme une convocation corps et âme.

109. Vous me direz, de toute façon, nous sommes sans âme.

110. C'est votre corps qui, là en bas, se laisse deviner.

111. Et la peau à la fraîche, à fleur de sensations.

112. Et donc ce très bizarre et non moins naturel besoin de se le voir agacé, de se le sentir vibrer, de nous émerveiller d'être comme ça en réponse à tout ce qui nous est si étranger.

113. Imagine-toi sans peau.

114. Imagine-toi à nu sur la chair univers.

115. Nous n'avons pas inventé les habits qui grattent avec l'intention de nous réveiller, pourtant.

116. D'ailleurs, peut-être que nous n'avons pas particulièrement envie de nous réveiller.

117. C'est la nuit, vous passez, et vos yeux, que voient-ils, qu'est-ce que vous remarquez ?

118. La plupart du temps, parler empêche d'être à autre chose, comme n'être pas tout seul.

119. Rare est l'état de celui qui est disponible à ce qui ne lui est pas familier.

120. Et sitôt approchée, la chose n'est plus alien.

121. Vous regarder passer, encore, apprendre de ce hasard-là.
121. Abreuver mon moi à tout ce qui n'est pas lui, et le plus loin possible, et puis le plus longtemps, ne pas se renfrogner dans sa coquille confort.
122. En même temps, n'est-ce pas, tous pareils, disons plus proches qu'un ver de terre et ta paire de lunettes.
123. Imaginer une paire de lunettes en ver de terre n'est pas vraiment pratique.
124. Quel sens donnons-nous à notre travail intérieur ?
125. Et puis d'abord en quoi consiste un travail intérieur, un travail dans les viscères, une prise directe avec la matière grise ?
126. Vous voir passer en plein travail de la conscience, sans doute cela fait-il partie des « Choses absurdes », et alors.
127. Intéressant est le concept de statue vivante, à vous voir plantés là, et qu'ainsi nous sommes deux, ou plus, humains de faïence.
128. Enfin quoi, nous nous regardons, nous nous rencontrons, nous nous inventons.
129. Là-bas montent des cris rauques, de bêtes féroces, dans la nuit des troupeaux humains, bon, et personne ne danse.
130. Humains-animaux, humains-roches, humains-plantes, ce manque de nature sauvage, franchement, dans nos allées lissées.
131. Mais ce feu d'artifices de tendances disparates, une sorte d'artichaut halluciné.
132. Qu'est-ce qui, dans chacune de vos têtes, motive le pas suivant ?

133. Le sexe, l'argent, la gloire, le plaisir, les soupirs, la sagesse, le frisson, le vertige, la folie, le devoir, et dans la liste rayer ce qui point ne vous sied.

134. Ou encor la beauté, la vérité, la justice, la bonté, le plaisir des autres et la paix des peuples, et dans cette liste-ci, ne rien barrer.

135. Il existe bon nombre de réponses de circonstances : aller vous reposer, vous relaxer, vous réconcilier, vous mettre la tête à l'envers et ne plus penser à demain, vous faire surprendre, découvrir, vous bonifier, bonifier, vous venger, régler vos fichues affaires et vos tristes soucis, vous remplir la panse, flâner pour flâner, et penser que tout ça se passe en même temps, que tout reste encore à faire.

136. Ici sont deux amoureux, lui qui réchauffe ses mains à elle.

137. Les actes de tendresse clouent le bec, exactement comme ceux qui consistent à sauver de la noyade.

138. Le temps s'étire entre deux émotions.

139. Et voilà pourquoi nous apprécions les histoires : nous fermons la boucle du début et de la fin d'un simple morceau de quoi que ce soit, qui sinon flotte comme un lambeau d'un écheveau condamné à jamais au fragment incompréhensible.

140. Qui peut dire ce que vous devenez, vous les personnages de passage de mon image transitionnelle.

141. C'est toujours comme ça dans la vraie vie : on n'a jamais rien qu'un vague bout qui traîne, et rarement la meilleure scène.

142. A moins que.

143. A moins que, revenir au numéro 41, et activer l'affaire.
144. Ou comment faire en sorte que les allumettes ne brûlent pas pour rien.
145. Et quel genre de fête pour les confettis célestes ?
146. Quelle floraison pour les pépins et quelle soupe de quels petits pois ?
147. Une soupe tous les jours et pas juste du spectaculaire de temps en temps pour un peu rehausser et que ça reste un luxe.
148. La logique du spectaculaire ne vaut que si elle fait rituel, et encore.
149. Une floraison renouvelée, que la pensée puisse se nourrir sans patauger.
150. Plonger dans les profondeurs, détruire l'esbroufe.
151. Une parenthèse : voir passer huit militaires et se demander comment c'est possible d'en être encore là, toujours là, sérieusement, et penser pour eux, des nez rouges, nom de nom de monde de dérangés.
152. Une autre parenthèse : vous voir passer, la foule, qui s'en vient du son et lumière, ce murmure de rumeur des brouhahas de masse, vous voir comme ça, de cette curiosité qui vous meut cependant, et ne point pouvoir s'empêcher de juger, s'empêcher de juger, chercher le fichu meilleur, l'élan vers la beauté, l'apprentissage du goût et la bêtise, enfin, vaste sujet semé de si bons sentiments.
153. Manger, dormir, etc., le reste du temps, que fabriquons-nous ?

Rouleau n°3 – format caisse enregistreuse.

9 septembre 2017, 17 :30-21 :30, 4 mètres.

C'est aujourd'hui que j'ai croisé un type que je n'avais pas vu depuis fort fort longtemps, et c'est ce type qui m'a dit un jour cette phrase que mon cerveau a comme enregistré pour toujours...

La voulez-vous connaître, cette phrase qui a de quoi remplacer bien des livres, cette minuscule phrase que lui-même a probablement oubliée depuis, mais qui est en moi, qui est en moi comme peu de phrases ainsi demeurent en nous pour des années ?

C'est comme ça qu'on crée le suspense.

On peut aussi créer la frustration si par exemple, non non, je me tais.

Sans parler du fait que je ne peux pas vraiment vérifier si vous la voulez entendre, cette phrase de rien qui est beaucoup.

Alors je me lance.

Un jour j'avais dû poser à ce type une question, un de ces questions dont on ne se souvient pas ainsi qu'on parle la plupart du temps sans franchement mémoriser ni se rendre compte de cela qu'on raconte et donc une question, que je lui avais posée, et c'est sa réponse qui est la phrase en question, ici.

Voici.

Exactement comme ça.

Ou non, voilà que je redoute de l'écrire, à force de vous avoir fait attendre, on ne sait jamais, vous pourriez être déçus, et je m'en voudrais.

Une impasse ?

Qu'ai-je à perdre, et vous ?

Adoncques ce type m'a répondu, ou disons qu'il ne m'a pas répondu, mais pas seulement s'est tu.

Au lieu de ne pas me répondre, tout simplement, ce qui aurait pu devenir le souvenir d'un silence, il a préféré causer, en un sens expliquer son absence de réponse.

On ne se connaît pas assez pour...

On ne se connaît pas assez pour que je te dise, pour que tu comprennes, pour que je me dise, pour que ça fasse sens, pour que je me révèle, en vrai je ne me souviens même pas de la phrase en entier.

On ne se connaît pas assez.

Et donc là ici pourquoi que je vous raconte ça, hein ?

Je vous dis ça parce que je suis là à vous écrire, à vous qui passez bas depuis mon perchoir de fenêtre, et je vous vois passer et je vous écris et je me dis qu'on ne se connaît pas du tout, alors quoi, qu'ai-je le droit de vous dire, si je peux, et donc, de façon générale, qu'est-ce qu'il est possible de se dire quand on ne se connaît pas, et quand donc nous connaissons-nous, et existe-t-il un moment qui est le moment où on se connaît assez pour ?

Pour se dire tout ce qu'on a à se dire, pour se raconter, ou raconter, prendre le risque de parler, prendre le risque de donner accès à l'autre à soi, oser parler sans être sûr de se comprendre, sans même être sûr de quoi que ce soit, oser dans l'ignorance et le doute sur le comment, le quoi le pourquoi, bafouiller, balbutier, brouillonner de la langue.

On ne se connaît jamais assez.

Ou on se connaît toujours trop.

On ne se connaît pas du tout assez pour que je vous raconte, donc, les fameux trucs personnels qu'on ne dit qu'à ceux qui en somme pourraient presque le deviner déjà.

Mais si on ne raconte pas les trucs personnels et même les secrets, les choses importantes, les choses qui touchent le cœur, alors qu'est-ce qu'on raconte, hein ?

Comment c'est qu'on fait pour dire l'essentiel ?

Pourquoi que c'est si dur de nous faire confiance ?

Parce que sitôt dites les choses qui touchent, n'est-ce pas, l'oreille amie désormais connaît vos points faibles et alors se peut transformer en méchante, blessante, cruelle langue.

Nous parlons sans trop rien dire, histoire de ne pas nous faire avoir.

Nous parlons sans trop en dire et nous protégeons.

Accès interdit aux mauvaises langues.

Les choses qui touchent sont rarement glorieuses, sont intimes et précieuses, et fragiles.

De même, nous nous habillons pour ne pas être à nu, nous faisons tout pour ne pas être vulnérables.

Ne pas avoir l'air vulnérable.

Cacher le cœur comme un trésor.

Certes, ce ne sont pas des armes que nous portons, mais des bijoux.

Ne pas s'émouvoir, ne pas dire qu'on ne sait pas, ne pas dire qu'on a peur et que le monde cloche et que tout est trop grand, ne pas donner prise mais manipuler.

Parader dans des habits propres et de bonne facture, ne pas sourire, ne pas montrer que c'est touchant.

Seulement avancer, vaillant, fier et sévère, un peu hautain, dans le coup, tellement à la pointe, oser se moquer, préférer se moquer, fanfaronner.

Parce qu'on ne se connaît pas assez pour être complètement soi, sans faire la différence.

Evidemment, je vais sans doute trop loin.

Je n'aime pas tellement la logique des distinctions.

Vous qui passez, hésitez-vous à dire en fonction ?

Logique des distinctions et logique du paraître, logique de l'illusion, de la feinte et du test.

Mise à l'épreuve des individus, histoire de savoir si on se connaît assez, qu'on soit d'accord avant d'être d'accord, ou pas.

Ah, je vais trop loin.

Sûrement qu'il faut choisir ce qu'on dit et à qui.

Vous qui passez, allons, je ne vous choisis pas, comme on fait d'une histoire qu'on écrit sans savoir qui la voudra bien lire, qui la comprendra, ou qui s'y sentira comme dans ses chaussons.

Vous les citoyens, tandis qu'on est déjà colocataires du même espace public.

Quelque part, vous voyez le problème.

Qui est un paradoxe sacrément corsé.

Vous le voyez ?

Je vous le sors dans une coquille de noix, comme ils disent en anglais.

S'il faut se bien connaître pour se parler à cœurs ouverts, il faut aussi se parler à cœurs ouverts pour se bien connaître.

C'est un peu comme d'avoir besoin d'une carte bleue pour louer un appartement, et inversement.

Pour plus de précisions, il faut avoir un compte bancaire pour louer, et il faut habiter pour pouvoir ouvrir un compte.

C'est le genre de choses qui vous arrive quand vous êtes étranger et que vous débarquez dans une ville et que tout est à faire.

Par où commencer ?

Adoncques, parler depuis le cœur, quelque part, toujours.

Ce qui ne revient pas à s'épancher.

Ce qui revient à éviter les rôles, mais pas forcément les masques.

Ce qui revient à accepter de ne pas être sûr de son coup.

Et surtout oblige à savoir ce qui, par-delà les circonstances, vous semble à dire, à ne pas taire.

Et pendant ce temps, je vous vois passer.

C'est en somme un apprentissage de la vie, des limites de nos sphères d'action, et de la mort, symboliquement.

D'un côté, vous naissez, puis vous allez, vous respirez causez sentez balancez vos bras, épaules, bouts de jambes et riez, etc., et de l'autre côté, vous mourez.

Apparition.

Disparition.

Entre les deux, action !

Ah, mais ce n'est pas tout, parce qu'il y a encore avant, et puis après.

Avant, je vous conçois, je vous attends, vous espère, vous imagine, vous invente, vous suppose et vous devine, vous soupçonne et vous cause au cas où, dans ma tête, vous berce, vous rassure, vous préviens, vous propose et soudain, c'est parti.

Vous, ici.

Cela passe si vite.

S'il faut en plus attendre de nous connaître...

Quand soudain vous naissez, là-bas, parfois un bras, un orteil, c'est le décor qui s'anime.

Souvent, votre vie, c'est même pas une minute.

Une vie de papillon.

Une vie de flocon.

Une goutte de pluie.

Une étincelle.

Et donc ensuite, de l'autre côté, aussi vite vous mourez.

(Est-ce qu'il y a deux « r » à « mourez » au présent ?)

Et alors après, je vous rappelle, je vous souviens, je conçois aussi la putréfaction et les os rongés, ou les cendres quelque part dispersées, je vous pense enfin devenus humus, chair à vers, poussières, bulles d'air, dents, je vous remémore, comment vous marchiez, cette façon d'enfoncer vos mains dans vos poches et vos sourcils, vos épaules, le pouce un peu tendu, les rides autour de votre bouche, ces parenthèses et le toujours si foutu joli bruit de votre rire, la si terriblement sensible lueur, comme on dit nom de nom sans s'arrêter dessus, dans vos yeux.

Je vous regarde passer et vous pense morts et vous sens vivants.

On s'est si peu connus.

On aurait pu se dire tout ce qui compte pour nous vraiment, vraiment ça passe trop vite.

Et que de temps perdu en recherche de garantie.

Que de temps vain.

Comme il me manque déjà, votre parapluie si banal pourtant.

Voilà, vous avez saisi, ça sert à ça, la mort, à donner du relief.

La seule et la première et la dernière fois qu'on se voit.

Tellement unique, inédit, précieux, presque magique, presque irrésistible.

Un truc génial, parce que magique et impossible, est quand vous repassez.

Espèce de ressuscités.

Alors là n se ferait la fête comme jamais, avec des larmes de joie de feu de dieu de dingue.

Nous revoir, vous imaginez, c'est comme inattendu, merveilleux, bouleversant.

Et donc, à chaque instant, pour l'autre, la deuxième fois, nous sommes un miracle.

Admettons que nous sommes un miracle même à la première, car on est encore loin de comprendre ça, d'où sort la vie.

Dans ce cas, c'est moins qu'on meure, la grande affaire, mais bien plutôt qu'on naisse, franchement, qui sait le fin mot !

Je vous regarde passer et vous pense minuscule bambin à peine sorti du fluide, déjà jeté sur la pierre sèche.

Encore que n'importe quel parent vous le dirait, même à être présent dès le début, ça ne certifie pas qu'on connaisse profond.

On perd le fil.

On n'est jamais toujours là.

Parfois même on pourrait dire : on est toujours jamais là, toujours un peu à côté.

Connaître profond, comment ?

Et vaille, ignorons qui nous sommes, inventons qui nous voulons être, sur le champ, sur le tas, dans le mille.

Etes-vous ?

Dans l'urgence de ce qui touche le cœur.

Pour le plaisir de ce qui touche le cœur.

Pour le fichu cœur que nous avons et qui tressaille et bondit.

Pour la joie des cils qui papillonnent, pour quand on aime se souvenir, pour quand on apprécie de fomentier.

Pour se connaître.

Pour se connaître assez pour se tenter encore.

Pour encore.

Pour encore avoir foutu envie d'encore.

Pour rien, respirer, verser dans le puissant flux de tout ce qui est sans s'empêcher.

Vaille.

Compliqué de, chaque moment, le parfaire.

Je vous regarde passer et vous respire.

C'est très lent de se découvrir.

Le défi de nous acoquiner.

Sans doute est-il si doux, non pas de nous savoir, mais d'être attiré par.

L'envie de te voir passer.

L'envie de voir passer la seconde d'après.

L'envie de la manger, sentir palpiter.

Toi, pourquoi ce manteau rose ?

Répéter encore et encore nos apprivoisements.

Répéter nos gestes d'approche, nos petites phrases pour mettre à l'aise, répéter nos coups d'œil furtifs, amants, répéter nos respirations, nos touches frêles, nos émotions, les répéter, les transformer, les laisser monter, les sentir déborder, nos élans, nos fureurs, nos angoisses, les laisser filer, nos larmes, encore, nos rires, toujours, ou peut-être tout contenir serrés à l'étroit jusqu'au moment propice et là, tout brûler.

Parce que nous n'avons pas beaucoup de place en nous pour ce qui est neuf, si jamais ne coulons.

A bout de bras, la prison d'images fait son job : en mitraille, photo, les yeux aveugles.

C'est un jour qui vacille dans la nuit renaissante.

Ce sont vos pas comme on caresse un sol trop longtemps martelé.

Je vous regarde passer et vous pensez joyeux, sereins, heureux, sensibles et drôles, subtils, malins, généreux, nobles et tendres, efficaces, inspirés, inspirants, étonnants, beaux et doux, mais qui sait, je ne vous connais pas assez.

Quelle est donc la musique de votre petit cœur ?

Quelle est l'odeur de vos frayeurs ?

Contemplez votre allant.

Imprimez en ma rétine vos rétines brillantes.

Vous les notes sur la partition urbaine.

Cliquetis de vos rêves.

Et puis accrochées à vos talons, des idées de grenouille.

Tout est calme d'ici.

C'est vous la rue dans la ville de nos aventures.

Je vous regarde passer comme les poissons dans la rivière.

Tout ce que j'écris là, il est probable que jamais je ne vous le dirais comme ça de vive voix, et puis d'abord à quoi ça sert ?

Il faut bien que nous visions un but commun pour converser, au moins un brin, un brin d'un tout désirable.

Il est probable que nous taisions beaucoup parce que le cœur n'est pas au point, ou que nous disions trop parce que les émois sont des bêtes peureuses, préférant rester discrètes.

Et puis il y a ceux qui sans cesse pérorent, ceux qui se complaisent dans la facile et fouguese franchise, les sans limite, les va-comme-je-te-pousse, ceux-là qui confondent parler avec étouffer.

Une journée du silence, il faudrait instaurer, pour le bien-vivre et comme un jeûne des oreilles.

Une journée sans parler, sans radio, sans télé, sans musique, sans bruit sonore dans les boutiques, juste l'écho du monde.

Une journée par an pour se mettre à penser.

Pour honorer le simple temps.

Une toute petite journée coincée entre les armées de clameurs, pour entendre battre le cœur.

Ce serait quelque chose.

J'aime bien quand les choses sont quelque chose et pas rien.

Il y en a tellement, quand on y pense, des journées à instaurer.

Réfléchissez-y.

Une journée dédiée à... vous de remplir !

Histoire de prendre soin.

Et puis de se rendre compte.

Histoire de mettre les pieds sur la table, c'est-à-dire ce qui touche le cœur au centre du jour.

Histoire d'être sans histoire, d'avoir le réel tout cru dans le bec, et ne plus tourner autour comme un vautour.

Peut-être que ça aurait été pareil si le type m'avait dit : tu ne te rends pas assez compte pour.

Tu ne te rends pas assez compte.

Se rendre compte de quoi ?

Et pourquoi que c'est important, hein, se rendre compte ?

Et c'est comment qu'on fait, encore, pour prendre conscience ?

Parce que c'est le même genre de paradoxe qui surgit ici.

Prendre conscience de ce dont on n'a pas conscience, c'est en avoir conscience, et en avoir conscience, c'est ne pas avoir besoin d'en prendre conscience.

Je vous laisse courir, il pleut.

Et même que je m'arrête ici, à cause de l'eau sur le papier.

Finir sur un paradoxe, et sur vous passez et passerez encore, puissiez-vous trouver ce qui fait danser votre petit cœur.

Forcément.

Et faire danser celui des autres.